

III. — Les bains de Budapest

De nos jours, dans la plupart des pays, sans parler, naturellement, des rivages de la mer, les bains ont droit de cité. Mais ils ne sont pas, autant qu'à Budapest, une institution urbaine et nationale. Et d'abord cela surprend : le Danube, soudain resserré entre les quais, enjambé par d'énormes ponts métalliques, plus trouble et plus rapide qu'ailleurs, s'enfuit vers les Portes de Fer, vers son immense delta. En amont, et très vite après Vienne, des saules, des chênes verts, une rive herbeuse vous invite au bain plus que la vieille capitale hongroise, criblée de petits et de grands palais, avec ses rues qui rappellent Bond Street et sa colline aride où le rocher affleure. Il faut savoir que des sources jaillissent sur les deux rives, en divers lieux. Les Romains en découvrirent le plus grand nombre et construisirent des établissements ; puis vint le tour des Turcs, et avec eux ce furent d'autres fêtes, d'autres orgies. Ils découvrirent une source thermale au milieu du fleuve, et c'est pour la capter qu'on jeta les fondements de l'île Sainte-Marguerite, qui évoque une immense parc anglais, où l'œil cherche encore des seigneurs en costumes à fraise, des biches, des lévriers.

Aujourd'hui, de neuf heures du matin à neuf heures du soir, la population entière se baigne, et c'est merveille qu'elle se répartisse, on n'ose pas dire par catégories sociales, parce que celles-ci sont souvent difficiles à reconnaître et qu'il y a des exceptions, mais que chaque établissement ait son public attiré. Une brume de chaleur enveloppe la ville. Sur la colline de la Burg'on entend le clairon du relevé de la garde. Avec leurs gants à crispins, souriants et raides comme des barons d'opérettes, les agents dirigent les aimables sujets du régent Horthy vers ces lieux de plaisir et de santé.

Au *Szent Gellert*, on n'entre pas comme dans un moulin. Tourniquets, dépôts à la caisse, tickets, assurances, ces cérémonies vous retiennent longtemps au bord de l'eau. Enfin, on gagne la pergola, fleurie de roses *crimson*, qui enclôt un bassin à l'eau transparente, dont le fond est pavé de dalles bleues. De tous côtés, sur les degrés, par des bouches de formes diverses, les grandes eaux jaillissent, couvrant le bruit des rires et des voix. Il y a des coins ombragés, des *patios*, de petites places éblouissantes au grand soleil, des niches, des gloriottes où l'on peut prendre une « douche individuelle », des bancs de pierre creusés, doucement, et polis pour y recevoir la forme des corps. Gradins, urnes, géraniums-lierre, c'est tout un palais d'été qui évoque aujourd'hui une Méditerranée de convention mais qui rappelle aussi ce que devaient être les anciens bains romains.

Par deux escaliers, émergeant de cités bien séparées, les femmes et les hommes se rejoignent sur les terrasses de marbre. On est frappé, d'abord, par le naturel des gestes. Les épaules tombent bien, la marche est souple. Personne ne se gratte la peau — l'horrible geste de tant de plages bourgeoises. Pas de petits sauts, pas de minauderies. Les costumes, extrêmement simples, ne portent la marque d'aucun couturier. Il n'y a pas de concours de costumes, ni de pyjamas, ni rien de cette fausse émulation ; un minimum d'artifice, et pas d'ongles pivoine... Ni annonces, ni haut-parleurs, ni publicité. L'idée même qu'une vedette du monde, du théâtre ou de l'écran tenterait de se singulariser ne vient pas à l'esprit. L'extraordinaire beauté des corps, peut-être, engendre ce calme, permet cette contemplation presque paisible. Entendons-nous : si cinquante femmes très belles sont réunies ce matin autour de la piscine, l'œil distingue aussi celles qui le sont moins, les corps âgés ou déformés, mais ceux-ci voisinent avec les autres et les frôlent sans qu'il en résulte aucune gêne, aucune injure.

Midi est l'heure des vagues : partout ailleurs, cette attraction susciterait la plus vulgaire excitation. Car le *Szent Gellert* est un « bain de vagues » ! Grâce à un système électrique, chaque moitié de la piscine est agitée périodiquement par des lames artificielles. C'est une véritable tempête qui surgit de la partie la plus profonde. Les vagues déferlent jusque sur les escaliers de marbre où elles rabattent des grappes de baigneurs. Ainsi, les corps se trouvent jetés les uns contre les autres, et chacun, selon son goût, leur résiste ou leur cède. Mais au plus fort de la tourmente, on n'entend pas de cris perçants ; quelques rires, seulement, et le halètement des poitrines assaillies par les flots.

Que la beauté des femmes hongroises s'impose, qu'elle écarte un certain genre de « rigolade », qu'elle attire à soi toute l'attention des baigneurs, rien de plus naturel. Mais il y a aussi, si l'on peut dire, l'usage que les Hongroises font de leur beauté et le charmant naturel avec lequel elles l'offrent à la vue. Les costumes ont beau être échantonnés autant, mais pas plus qu'ailleurs, on ne saurait parler d'impudeur, qui vient presque toujours d'un défaut exhibé ou mal dissimulé.

Il n'est pas aisé de savoir quelles sont ces femmes, car les trois ou quatre cents personnes qui chaque matin fréquentent le *Szent Gellert* ne se connaissent qu'en très petit nombre et ne se soucient pas, dit-on, d'étendre le cercle de leurs relations. A peine si un habitué peut citer plus de vingt noms. Comment affirmer qu'il y ait là en majorité des femmes du monde — ou d'autres, qui n'en sont pas ? L'eau les lave également, les unes et les autres, le soleil les bronze et les confond. Tout ce qu'on peut, c'est discerner, sous le hâle, un type très foncé et un type aux cheveux plus clairs, décolorés. Les visages de femmes sont grands ; ils ne se distinguent pas par la finesse ou le dessin des traits ; et l'expression paraît peu mobile. Voilà dira-t-on une peinture bien négative... Et pourtant : les yeux, les ombres profondes sous l'arcade sourcilière, les pommettes écartées, un peu saillantes... On dirait que c'est presque une qualité morale, le calme, qui achève la beauté hongroise. Il est vrai que ces femmes n'éveillent pas une très haute curiosité ; on n'a pas toujours envie de les connaître dans leur vie d'hiver, on ne fait pas de suppositions romanesques...

Les bains de Budapest se prolongent tard et c'est sur eux que se règle l'emploi de la journée. Vers deux heures, on commence à déjeuner en costume de bain, près de la piscine ; ou bien l'on rentre chez soi pour dormir. Ainsi jusque vers six heures, les rues paraissent désertes. On a beau savoir que les bourgeois et le peuple travaillent, que le progrès s'affirme de toutes les manières, on a le sentiment d'un grand nombre de vies oisives qui emploient leurs loisirs avec bonheur. Il n'y a pas de mendiants, comme à Vienne, et la force publique se montre partout, prospère et réjouie.

A huit heures et demie, les tziganes commencent à accorder leurs violons. Je ne pouvais me représenter que leur musique était à ce point « dans l'air », qu'on la mettait partout à contribution. Plus de dolmans rouges, ni de brandebourgs ; groupés autour du cymbalum, voici des êtres petits ou grands, forts ou malingres qui semblent appartenir à toutes les races d'Europe ou d'Asie. Les tziganes itinérants que, depuis un an ou deux, le monde entier réclame à nouveau, après une longue désaffection, et qu'il croit retrouver enfin, n'ont pas le jeu admirable de leurs frères de Budapest. C'est une erreur de les dépayser, et les meilleurs y répugnent. Il faut qu'ils demeurent au milieu de ce peuple hongrois qui a fait, l'année dernière, au plus célèbre d'entre eux, de somptueuses obsèques nationales.

Vue des hauteurs de Buda, à la tombée du jour, la ville est si belle, elle offre un si parfait aspect de grande capitale qu'on s'étonne de pressentir à quelques kilomètres, dans le Nord, la frontière d'un pays nouveau. Le jour de la Saint-Etienne, le peuple des campagnes, affluant dès le matin, se presse sur les vieux créneaux et s'y attarde jusqu'à la nuit. Il contemple ce vaste paysage urbain.

A perte de vue, en amont, en aval, des automobiles s'enfoncent dans la campagne. Les dirigeants du *Touring Club Magyar*, qui s'emploient à les prolonger et à les entretenir, prédisent que, d'ici quelques années, une piste ininterrompue reliera Paris à Constantinople : « Voyez, disent-ils, combien de voitures françaises sont venues cet été — malgré la crise et des routes encore insuffisantes. Bientôt, nous serons l'étape principale, et nous ferons en sorte qu'il soit plus agréable encore de séjourner dans notre ville. » Sur une immense carte qui couvre toute la paroi, celui qui me parle — il travaille même le jour de la Saint-Etienne — connaît l'état de la route bien au delà des frontières nationales : les lacets du Stelvio comme les pistes de Bessarabie.

Les bains de Budapest ne font pas figure de simple attraction, ils se rattachent à une manière de vivre, de se réjouir, d'attirer et de travailler. Ainsi, à notre époque et dans un pays où les graves sujets de préoccupation ne manquent pas, une capitale a gardé ce souci de l'agrément et du plaisir — plaisir auquel le vice semble demeurer étranger. Peut-être existe-t-il, ici comme ailleurs : cela ne paraît pas certain — et au moins il ne s'exhibe pas. Il est très doux, il est raisonnable, lorsqu'on quitte Budapest, d'emporter le souvenir d'une belle capitale et d'une race saine. Réjouissons-nous qu'il existe encore une ville d'apparat.

Bernard Barbey.